

## Alice de la Cambre

### REGARDS SUR SA VIE

Alice est une moniale cistercienne du treizième siècle au monastère de La Cambre<sup>1</sup>. Les nombreuses variantes de son nom – Alice, Aleydis, Aleyde, Alet, Adélaïde, Alix, Alizon, et même Alizette – attirent d'emblée l'attention. Il y a longtemps, alors que, jeune novice, j'ai fait sa connaissance dans le bréviaire cistercien, on l'appelait bienheureuse Aleydis. Dans le *Martyrologe Romain* actuel, elle devient *sainte* Aleydis<sup>2</sup>. Depuis quelques années, le nom de « Alice » s'est rapidement répandu et c'est ainsi qu'elle est le mieux connue dans les régions francophones et anglophones. Elle sera donc « Alice » dans cette étude succincte de sa *Vita* – même si pour moi personnellement, elle reste, et pour toujours, « Aleydis », puisque c'est ainsi que je l'ai d'abord connue et aimée.

Nous en venons à connaître certains saints et à les aimer, après une période de réflexion et de sérieux approfondissements. D'autres (dont quelques-uns ne sont pas tout à fait « saints ») semblent prendre l'initiative. Ils font irruption dans nos vies presque avant que nous ayons l'occasion d'apprendre quoi que ce soit à propos de leur histoire et de leur mission. Pour moi, beaucoup sont de ce type. Faut-il en nommer quelques-uns ? Ignace d'Antioche, Alcuin, Pierre Monoculus, Armand-Jean de Rancé (très certainement impossible

---

<sup>1</sup> Près de Bruxelles. L'explication de ce nom sera donnée plus loin.

<sup>2</sup> Typis Vaticanis, 2001, p. 315, n. 5\*, à la date du 11 juin. L'astérisque indique que l'entrée est propre à certains diocèses et à sa famille religieuse. Son *culte* fut autorisé en 1702 par Clément XI pour la branche italienne de la Congrégation des Feuillants, c'est-à-dire la Congrégation de Saint Bernard. C'est à partir de cette Congrégation que la célébration entra dans le bréviaire cistercien en 1870, au rang de fête à trois leçons. En 1907, une extension plus large lui fut accordée lorsque Pie X l'étendit aux diocèses de Belgique. Maintenant, la bienheureuse est devenue *sainte* Aleydis. Certains articles de dictionnaires situent sa fête au 15 juin, ce qui est le cas au Diocèse de Malines. Bien que la date réelle de sa mort fût le 11, les Cisterciens la célèbrent le 12 pour éviter une occurrence avec saint Barnabé auquel le 11 était attribué.

à canoniser), Thérèse de Lisieux, Joseph Cassant, Maria Gabriella, Miguel Pro, et, de façon tout à fait unique, Alice, la moniale lépreuse de La Cambre.

Durant mon noviciat, Alice n'était que l'un de ces nombreux saints également obscurs, connus seulement grâce aux brèves notices bibliographiques du bréviaire cistercien. L'ensemble de l'office d'Alice provenait du Commun des Vierges. Son oraison même ne comportait rien de particulier : sorte de patchwork qui rassemblait la première partie de l'oraison du lundi de la Semaine sainte<sup>3</sup> et la partie finale de la prière sur le peuple du vendredi de la Semaine de la Passion<sup>4</sup>. Une phrase intercalaire – *intercedente beata Aleyde Virgine tua* – ficelait les deux parties. En substituant un autre nom au sien, l'oraison aurait pu être priée en l'honneur de presque tous les autres saints.

Grâce à une remarque occasionnelle du père-maître des jeunes profès, frère Louis (mieux connu sous le nom de Thomas Merton), les choses ont changé pour moi. Lors d'une de ses conférences, il signala combien le latin de la *Vita* d'Aleydis était beau. J'en pris note et le dimanche après-midi suivant, quand notre grande bibliothèque fut ouverte – nous n'avions alors accès à cette bibliothèque bien fournie que les dimanches et les jours de solennité entre none et vêpres – je sortis et ouvris le gros volume des Bollandistes, les *Acta Sanctorum*, où se trouve l'entrée du 11 juin<sup>5</sup>. La *Vita* anonyme ne couvrait que onze ou douze colonnes, y compris le prologue et un certain nombre de notes et de commentaires éditoriaux. Ce prologue s'avéra quelque peu décevant. Comme beaucoup de prologues de vies de saints, il comportait l'expression habituelle de la confusion d'un si grand pécheur, osant s'aventurer à écrire à propos d'un personnage si saint et si éminent ; la référence, habituelle elle aussi, aux détracteurs qui, très probablement, s'attaqueraient à la véracité de cette relation pourtant entièrement digne de foi ; les protestations d'usage quant à l'évidence du manque de compétence littéraire de l'auteur (tout ceci, bien sûr, exprimé avec l'élégance littéraire la plus raffinée). Voilà qui n'augurait guère de mon introduction auprès d'Alice<sup>6</sup>.

Les premières lignes ayant trait à son enfance n'étaient pas plus alléchantes. Elle était une enfant qui reste à la maison, *domi semper*

<sup>3</sup> *Da, quaesumus, omnipotens Deus ; ut, qui in tot adversis ex nostra infirmitate defcimus...*

<sup>4</sup> ... *liberati a malis omnibus, segura tibi mente serviamus.*

<sup>5</sup> *Acta Sanctorum* (3<sup>ème</sup> édition), Jun. II, p. 471-477.

<sup>6</sup> Quatre siècles plus tard, lorsque HENRIQUEZ édita cette *Vita* pour sa collection *Quinque prudentes Virgines* (Anvers, 1630), p. 168-198, il omit prudemment le Prologue.

*est morata*, qui probablement ne sut jamais salir son tablier en jouant avec d'autres – type parfait de l'enfant sage que je déteste. Pourtant, je poursuivis ma lecture avec courage et fus bientôt saisi par le mouvement de la *Vita* : elle exprimait ce qui touche à la profondeur et à la beauté spirituelle d'une façon, elle aussi, très belle. La rhétorique (concédonz qu'elle soit légèrement surfaite par endroits) se trouvait là comme servante d'une théologie et d'une spiritualité parfaitement accordées à nous, jeunes religieux du début des années 1950 – époque en laquelle on insistait fortement ici, à Gethsémani, sur la souffrance vicairie et sur l'union à Jésus dans sa vie cachée et sa souffrance rédemptrice. Spiritualité cistercienne, certes, mais une spiritualité cistercienne qui offrait un caractère particulier, résumé en la devise abbatiale de notre père abbé, dom James Fox : *Deus crucifixus*, Dieu crucifié.

Soudain, il m'apparut clairement que la *Vita Aleydis* exigeait davantage, bien davantage qu'une simple lecture méditée, et durant plusieurs années, je n'ai cessé d'y revenir. De plus en plus, j'étais impressionné par la pénétration spirituelle de l'auteur anonyme – aumônier cistercien de La Cambre, qui écrivit, semble-t-il, quelque dix ou douze ans après la mort d'Alice<sup>7</sup>. Quel que fût l'auteur, ses intuitions spirituelles à propos d'Alice sont remarquables. Et non moins remarquable son aptitude à exprimer ces intuitions dans un langage qui fleure bon l'Écriture, la liturgie, et la *RB*. C'était un auteur qui, à l'instar du récent théologien suisse Hans Urs von Balthasar, possédait une conscience aiguë du fait que les saints se trouvent à la source de la théologie et que leurs vies expriment, de façon concrète, un certain aspect du mystère du Christ. Grâce à la pénétration théologique de notre hagiographe anonyme, Alice, j'en suis convaincu, mérite d'être située tout près de Thérèse de Lisieux et d'Élisabeth de Dijon.

La lecture répétée de la *Vita Aleydis* a peu à peu renforcé ma première impression de l'harmonieuse unité littéraire de ce texte bref. Des analogies musicales me viennent facilement à l'esprit. Peut-être est-il possible de comprendre ce que je veux dire en se référant à deux types de composition musicale.

<sup>7</sup> Simple conjoncture, conjoncture fondée cependant aux yeux de plusieurs auteurs. Ainsi le dernier en date, fr. Edmond MIKKERS, « Meditations on the Life of Alice of Schaarbeek », in J. A. NICHOLS et L. T. SHANK (eds.), *Hidden Springs*, Vol. 3, Cistercian Studies Series 113, (Kalamazoo, 1995), p. 412s, note 10, citant Fr. Martinus CAWLEY, dans l'introduction à *St. Alice the Leper* (non paginé) dans l'édition et la traduction des *Lives of Ida of Nivelles, Lutgard and Alice the Leper* (édition privée dans la série Guadalupe Translations, 1987 ; Our Lady of Guadalupe Abbey, Lafayette, Oregon).

J'aime énormément la musique d'orgue du Scandinave Dietrich Buxtehude (†1707), l'un des maîtres de Jean-Sébastien Bach. Un musicologue éminent évoque « sa passion, son romantisme et son imagination colorée » qui « déploient en alliance étonnante, la tendresse italienne et l'angoisse de l'âme germanique toujours en quête des ultimes mystères de la vie<sup>8</sup> ». La majeure partie des grandes œuvres pour orgue de Buxtehude ont, à ce qu'il me semble, une structure quelque peu problématique : une série de sections ou *blocs*, tous différents et indépendants les uns par rapport aux autres, joués successivement : un tronçon après l'autre. L'organiste peut parfois extraire l'une de ces sections ou plusieurs, et les jouer comme des compositions se suffisant à elles-mêmes.

Nombre de *Vies* de saints cisterciens sont ainsi conçues : une série de petites scènes juxtaposées, chacune éventuellement complète, quitte à modifier plus ou moins l'ordre chronologique. Une telle approche de la *Vita Aleydis* est tout à fait loisible : une série continue de petites scènes. Ce type de lecture fut précisément choisi par quelques-uns des auteurs qui se sont intéressés à Alice<sup>9</sup>. Pourtant, la *Vita Aleydis* possède une structure plus subtile et infiniment plus riche qui la rend assez proche de certaines musiques de chambre. Dès le début de l'œuvre, le compositeur présente deux ou trois thèmes et procède ensuite à leur développement. Il les entrelace en un tout organique qui conduit graduellement à un sommet et à leur résolution. Pensez aux derniers quatuors de Beethoven. On trouve une façon de faire un peu semblable dans l'opéra gigantesque de Wagner, *L'Anneau du Nibelung*, en laquelle des *leitmotive* propres aux divers personnages, objets ou situations reviennent à des moments précis pour faire progresser l'action vers son sommet et sa résolution. L'auteur de la *Vita Aleydis* organise de même son matériel selon quelques thèmes ou images qui mènent à l'unité et relancent l'action du récit. Je vais simplement présenter ici succinctement deux de ces thèmes : celui du « lieu » et celui de la « lumière<sup>10</sup> ».

<sup>8</sup> P.H. LANG, *Music in Western Civilization* (New York, 1941), p. 400.

<sup>9</sup> Parmi eux, se trouve P. F. LEVAUX, *Histoire populaire de la bienheureuse Adélaïde de Schaerbeek* (Schaerbeek, 1904) ; DE MEYER, *Leven van de H. Alice van Schaerbeek* (Mechelen, 1942) ; I. BEAUFAYS, *Sainte Alice* (Gembloux, 1942).

<sup>10</sup> Ce travail fut déjà réalisé de façon détaillée dans ce qui est sans doute la meilleure étude sur sainte Alice : Sr Edith SCHOLL, « The Golden Cross : Aleydis of Schaerbeek », p. 377-393 dans la collection nommée à la note 6. Le travail de Fr. Edmond MIKKERS, p. 395-413, cité dans la même note, s'avère aussi très aidant : il présente de longs extraits de la *Vita* dans la traduction anglaise, mais aussi un commentaire très pointu et des vues pratiques qui montrent l'adéquation de ces textes pour la vie des cisterciens contemporains, pour d'autres religieux et éventuellement pour toute personne, sérieusement décidée à suivre le Christ.

J'ajouterai quelques mots à propos d'un autre moyen littéraire utilisé par l'auteur, peu différent du moyen géographique qu'employait saint Luc dans les *Actes des Apôtres*, lorsqu'il décrit la mission des apôtres en des cercles de plus en plus amples : la Bonne Nouvelle part de Jérusalem, est portée en Galilée, puis en Samarie, et plus au nord, à Antioche ; elle se répand ensuite dans toute l'Asie Mineure, puis en Grèce et finalement à Rome même, centre du monde connu. Ainsi, touchant Rome, il lui est possible d'embrasser le monde entier. Mais quel est le point de départ d'une telle expansion ? C'est Jésus sur la croix. La « structure géographique » de la *Vita Aleydis* est encore plus complexe : tandis que l'aspect physique de la vie d'Alice va diminuant, sa vie spirituelle, elle, se développe et prend de l'envergure, elle englobe de plus en plus d'éléments. L'expansion de sa vie spirituelle se révèle inversement proportionnelle à l'ameusement de sa vie physique. Ce thème pourtant se trouve si profondément lié à celui du lieu que je traiterai les deux ensemble. Plus loin, afin d'éviter les répétitions, je parlerai du thème du lieu en relation avec celui de la lumière, car il arrive que les deux se rencontrent dans la même scène.

### **Dans « la chambre de Marie », la lumière**

La *Vita* débute par la description sympathique d'une petite fille « aimable et gracieuse aux yeux de tous ». Loin d'imiter Dina, la fille du patriarche Jacob qui errait par les rues pour voir à quoi ressemblaient les femmes de la région (Gn 34, 1-2), ce qui fut désastreux pour elle, la petite Alice avait choisi Marie pour modèle. Elle demeurait au secret de sa chambre, « fortifiant ainsi sa grâce » (*gratiamque nutrientis*). La grâce de Marie doit probablement être comprise ici comme le mystère de sa proche maternité. Ainsi, Alice est-elle quelqu'un qui « reste à la maison », fortifiant, tout comme Marie, sa propre fécondité à venir dans le Christ. Nous rencontrons ici la première référence notable à un lieu, puisque la « chambre de la Mère de Dieu » est aussi le nom du monastère dans lequel la petite Alice va entrer à l'âge de sept ans, ce dont il est question dans la phrase qui suit immédiatement : *Camera Sanctae Mariae*, « Maria Kammer », connue sous le simple vocable de « La Cambre » en langage familier, à quelques kilomètres de Schaerbeek, actuel faubourg de Bruxelles. Bref, les toutes premières années de la vie d'Alice sont déjà orientées vers ce qui constituera sa vie, passée dans la « chambre de Marie », à fortifier son unique vocation et à la déployer. Alice quitte maintenant Schaerbeek pour gagner l'étroit enclos d'un monastère cistercien dont elle ne sortira jamais.

C'est ici qu'apparaît le thème de la lumière. Dans le Prologue de Grégoire au récit de la vie de saint Benoît, nous lisons que le jeune Benoît « avait abandonné les études des lettres à Rome<sup>11</sup> ». D'une manière identique, Alice « abandonne les études des lettres » dans la « chambre de Marie » et « grâce à la lumière de la véritable sagesse reçue d'en haut », elle éclipsa bientôt, non seulement les fillettes de son âge, mais ses aînées elles-mêmes. Ce n'est pas non plus hasard si la liste des points forts d'Alice, qui suit immédiatement, s'exprime en des termes empruntés à Jacques 1, 17, selon l'initiative du « Père des lumières », de qui vient tout don parfait. Ce qui frappe dans cette suite rythmée des sept dons reçus par Alice, c'est le fait qu'aucun ne soit « surnaturel », qu'il s'agisse de sa nature sensible douée en tous les domaines, de son intelligence déliée ou de sa mémoire imbat- table<sup>12</sup>. On regrette que l'auteur ne développe pas l'idée chère à l'auteur de la *Vita Beatricis*, pour qui les dons surnaturels fleurissent à partir des dons naturels, ce qui est tout à fait conforme à l'adage théologique selon lequel « la grâce construit sur la nature ». De la sorte, la lumière surnaturelle qui devait baigner la vie et la mission d'Alice, commence par la lumière qui permet à ses dons naturels de s'éveiller et de s'épanouir au maximum.

Vient alors une superbe description d'Alice en sa maturité. Les termes utilisés exhalent le parfum des degrés d'humilité de Benoît (*RB* 7) et des trois degrés de vérité de Bernard avec ici, une insistance sur le premier de ces degrés : la connaissance de soi. Plus tard, l'expérience d'Alice l'amènera à englober progressivement tous ceux qui portent le fardeau de l'humaine condition pécheresse (deuxième degré de vérité de Bernard), et aboutira à sa connaissance expérimentale de Dieu (troisième degré de vérité de Bernard). L'ensemble de cette section constitue un véritable directoire spirituel tout à fait adapté à des cisterciens contemporains, comme il l'était aux moines et moniales de la génération d'Alice<sup>13</sup>. Au cours de son noviciat durant les années 40, frère Louis (Thomas Merton), avait déjà relevé l'essentiel de cette partie de la *Vita* qui traite de l'humilité et de cet amour parfait engendré par la crainte révérentielle :

<sup>11</sup> GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, livre II, Prol.

<sup>12</sup> ... *sensum eidem erogaverat in omnibus capacem, intellectum facilem, memoriam tenacem, gratiam in conversatione, efficaciam in opere, in inceptis effectum, in studiis profectum.*

<sup>13</sup> Les lecteurs intéressés par un approfondissement de cette étude devraient le faire à partir de l'analyse de ces textes qu'ont réalisée avec tant de finesse sœur Edith Scholl dans son étude, « The Golden Cross : Aleydis of Schaerbeek » et frère Edmond Mikkers dans son article « Meditations on the Life of Alice of Schaerbeek ». Voir plus haut note 9, avec une référence particulière aux pages 379-382 et 396-398.

(Cette partie) est un résumé de la théorie ascétique avec ses deux versants réflexif et pratique. On y trouve par exemple l'enseignement cistercien spécifique de la crainte de Dieu en tant que principe de libération. Elle nous donne en effet la connaissance véritable de nous-mêmes et nous amène à nous détourner de nous, pour désirer Dieu de toute l'ardeur de notre vouloir. C'est en ce sens que la crainte filiale est le début de la sagesse. Sans elle, l'amour est impossible. L'auteur ancien dit qu'en Aleyde, la crainte était la source d'où jaillissait l'amour, puis, qu'en retour, c'était à partir de cet *amour* (non de la crainte) qu'elle mortifiait ses sens et châta sa chair. Voilà une distinction intéressante et subtile, tout à fait inhabituelle, où l'amour est considéré ainsi en lien avec la crainte.

Autre conception ascétique intéressante : la lumière de la vérité est engendrée en son âme par la crainte (humilité) et par l'amour. Elle cherche à donner naissance à la vérité ainsi conçue. Elle manifeste à travers œuvres et actions l'amour divin conçu en elle et obtient encore la possession de Dieu lui-même par le mérite de son œuvre d'amour<sup>14</sup>.

Le thème de la lumière n'est qu'effleuré dans ce texte. Alice a atteint le niveau de sa croissance spirituelle où elle respire dès lors l'arôme qui émane des fruits de la Terre promise. Son œuvre est « illuminée par la lumière de Vérité » (*Veritatis lumine corde sic fulgente*) tandis qu'elle s'efforce d'expérimenter à travers l'amour ce qu'elle a précédemment conçu par son intelligence. Situation classique en laquelle l'intellect doit descendre dans le cœur. L'auteur va maintenant développer son propos en relatant l'expérience intérieure d'Alice en lien avec ses manifestations extérieures. Là encore, se rencontre une référence indirecte à la lumière divine lorsque nous lisons que les larmes de componction d'Alice jaillissent pour une part de « la vision différée de la gloire de Dieu » (*dilatione visionis divinae gloriae*). Dans le même contexte, on trouve cette affirmation un peu plus explicite : elle « brille à l'extérieur parce qu'elle adhère à l'image de Dieu qu'elle porte à l'intérieur, dans son cœur » (*intus Dei imagini quam in corde gessit adhærendo nituit*). C'est ici que nous lisons aussi, en termes de feu et de lumière, qu'« intérieurement, elle brûlait et flambait par le feu de la chasteté, tandis qu'à l'extérieur elle brillait et portait les fruits de la 'nativité' » (*intus*

<sup>14</sup> Tiré d'un texte non publié, *Modern Biographical Sketches of Cistercian Blessed and Saints*, dont le titre original était *The Valley of Wormwood*, et reproduit dans les séries dupliquées *Cistercian Studies*, Livre IV, p. 12 et p. 166-170, production privée de l'Abbaye de Gethsémani (1954).

*ardens et accensa igne castitatis, foris lucens et producens fructum nativitatis*). Bien des lecteurs se rappelleront ici le commentaire d'Origène sur Jean 5, 35 : le Baptiste y est présenté comme « une lampe qu'on allume et qui brille ». Il ne suffit pas de brûler, dit Bernard à la suite d'Origène, encore faut-il briller. Ceci est si caractéristique de l'enseignement de Bernard que le couple *ardens-lucens* constitue la substance même de l'oraison de sa fête : *Dieu tu as voulu que saint Bernard rempli d'amour pour ton Eglise, soit dans ta maison la lampe qui brûle et qui éclaire ; accorde-nous, par son intercession de vivre comme des fils de la lumière*<sup>15</sup>.

En ce qui concerne le thème du *lieu*, notre auteur s'arrange pour situer dans son récit la croissance d'Alice vers sa maturité spirituelle, en référence – directe ou indirecte – aux principaux lieux réguliers d'un monastère cistercien. Il décrit le comportement d'Alice par des allusions à l'infirmerie (*in infirmitate*), au réfectoire (*in refectorio*), dans le cloître (*in claustro*), au dortoir (*in dormitorio*), aux lieux du travail (*in labore*), dans la salle de communauté (*in colloquio*). À ce moment-là, sa sphère d'activité s'étend à l'ensemble du monastère et ses relations humaines se réduisent aux membres de sa communauté.

Un exorde quelque peu prolixe de l'auteur introduit un « miracle » dont il rend raison : Alice a dix-neuf ans ; elle ramasse une bougie tombée de la lampe du sanctuaire afin de l'allumer à nouveau (probablement dans la sacristie). Le miracle de la bougie ré-allumée est un lieu commun hagiographique. En fait de miracle, il n'y a pas grand-chose de miraculeux. Notre auteur, pourtant, y trouve le matériel d'un thème qu'il va bientôt développer – ce qui explique peut-être pourquoi il situe cet épisode à cet endroit quelque peu illogique, puisqu'il se réfère à une jeune fille de dix-neuf ans, alors qu'il vient de donner un portrait détaillé d'Alice en sa maturité, sans doute un bon nombre d'années après sa profession monastique. Car Dieu « allait l'embraser de la lumière de sa propre fulgurance » (*ipsam suae claritatis lumine fuerat accensus*). Qu'Alice se soit « retrouvée avec en mains la bougie brillante de lumière » en est le présage. Ce « miracle » vraiment minime, reçoit donc une fonction de pivot dans la structure de la *Vita* d'Alice, tout comme l'épisode qui lui succède immédiatement, en lequel Alice, au cours d'un rêve-vision, voit une croix d'or élevée au-dessus de l'autel d'un oratoire devant lequel

<sup>15</sup> *Deus, qui beatum Bernardum abbatem, zelo domus tuae succensum, in Ecclesia tua lucere simul et ardere fecisti, eius nobis intercessione concede, ut, eodem spiritu ferventes, tamquam filii lucis iugiter ambulemus.*

elle priait : la brillance de l'or est mêlée à la passion du Seigneur. Sr Edith Scholl a bien fait d'intituler son étude perspicace sur Alice « The Golden Cross : Aleydis of Schaerbeek<sup>16</sup> ». La signification de cet événement est exposée en détail : cette vision de la croix et de son déplacement, nous manifeste « la passion du Seigneur, qu'à l'instar de l'épouse du Cantique, Alice portait comme un bouquet de myrrhe entre ses seins, et le fait que dans les douleurs du cœur et du corps, elle se présentait elle-même à Dieu en tant que martyre, après que son martyre fut consumé à l'intérieur d'elle-même<sup>17</sup> ». La plupart d'entre nous se souviennent que Bernard voyait dans le « bouquet de myrrhe » (Ct 1, 12) la mémoire continuelle de Dieu<sup>18</sup> et que ce texte fut pyrogravé et enterré avec lui.

### La chambre de la Rencontre dans tout son éclat

À partir de là, les thèmes du lieu et de la lumière reviennent fréquemment. Alice devient lépreuse. Sa léproserie est présentée comme un gage du parfait amour, procurant à l'Époux la possibilité de visiter son épouse. La précédente allusion faite à la chambre (*cubiculum*) en laquelle elle vivait, fillette à Schaerbeek, préfiguration de sa vie ultérieure passée dans la *camera Sanctae Mariae* à La Cambre, se transforme en « chambre de son intimité » (*cubiculum mentis suae*). Alice y est libre de se donner tout entière à son Époux. Mais ceci implique qu'elle soit séquestrée, loin de la communauté. Or, la communauté reste inconsolable d'avoir perdu la « fulgurance d'une telle lumière » qu'était devenue Alice. Son lieu propre est désormais la poitrine du Christ et ses blessures, vers lesquelles elle s'envole et où elle trouve refuge. Le Seigneur a sa propre *domus*, il enivre de l'abondance de sa plénitude le cœur de sa bien-aimée. Nous reconnaissons là une allusion au psaume 35, 9 : « Ils s'enivrent de l'abondance de ta maison. »

Après quatre ans ou presque, elle quitte sa première léproserie pour une demeure spécialement construite pour elle, non loin de l'abside de l'oratoire du monastère. Le thème du *lieu* est maintenant développé avec une extrême richesse théologique. Le Seigneur apparaît à Alice le jour où elle entre dans sa nouvelle demeure. Debout au milieu de la

<sup>16</sup> Cf. note 9.

<sup>17</sup> *Cujus crucis visio similiter et transmissio, non indebite passionem Domini, quam more Sponsae ut fasciculum myrrhae inter uber deportabat, nobis demonstrat ; et quod cordis corporisque afflictione martyrio in se consummato, Martyrem se Deo praesentaret. Vita* n. 8, p. 473.

<sup>18</sup> BERNARD, *SCt* 43.

pièce (*in medio domus*), il lui tend les bras, la prend dans ses bras et l'embrasse en disant : « Sois la bienvenue, toi, ma très chère fille. Il est bien que tu viennes, toi que je désire depuis si longtemps, dans cette tente qui me convient. » La demeure devient *tabernaculum*, la tente où Dieu était présent dans le désert et se rendait accessible à son ami intime, Moïse. Une touche de familiarité particulière se fait jour lorsque Jésus promet à Alice d'être son cellérier – seul endroit de toute la littérature hagiographique, à ma connaissance, où Jésus reçoive ce titre, même si celui-ci se trouve en parfaite harmonie avec la *RB* qui décrit le cellérier comme devant être un père pour la communauté dans son ensemble (*RB* 31, 2). Mais le thème de la chambre intérieure d'Alice demeure premier, tandis que, pour se préparer à recevoir l'Eucharistie, elle a l'habitude de rendre sa chambre nuptiale apte à recevoir son Époux. Quand vint le moment pour Alice de recevoir l'Eucharistie, « elle sentit que le Seigneur ouvrait son cœur comme s'il eût été une porte<sup>19</sup> ». Mais le cœur d'Alice est tout aussi bien un jardin où le Seigneur daigne entrer « avec une joie inexprimable, une douceur incomparable, et une jubilation spirituelle indicible<sup>20</sup> ».

Il semble bien que l'appartement d'Alice fut suffisamment grand pour comporter un oratoire. Une femme avait l'habitude de se tenir à proximité pour entendre la messe et prier.

Un jour, elle vit l'extérieur de l'oratoire complètement enveloppé comme par une flamme de feu. Se dressant pour regarder à l'intérieur (par la fenêtre ?), elle aperçut l'épouse du Christ pour ainsi dire tout en feu et vit la gloire de Dieu qui demeurerait à l'intérieur de la pièce – une gloire dont la brillance semblait dépasser incomparablement la splendeur de toute pierre précieuse, de tout joyau<sup>21</sup>.

Un défi théologique expérimenté par Alice mérite une mention particulière. Elle aimait très spécialement la fête d'Ursule et des onze mille vierges – saintes qui rassemblaient en elles la gloire de la virginité et celle du martyr. Étant donné qu'il lui était impossible de chanter l'office parmi ses sœurs de la communauté, Alice se précipita vers le Seigneur, le priant, « après la détresse de la vie présente », de ne pas permettre qu'elle « soit séparée à tout le moins de ses compagnes<sup>22</sup> ». Le thème du lieu, ici, joue au moins de façon indirecte. La réponse du Seigneur est curieuse : « Ma très chère fille,

<sup>19</sup> *Quando vero hora instabat Sanctum Sanctorum percipiendi, sensit cor suum more ostii a Domino sibi aperiri... Ibid.*, n. 13, p. 474.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, n. 14.

<sup>22</sup> *Ibid.*, n. 16.

ce ne sont pas ces vierges qui seront tes compagnes, selon ton désir. Tu seras bien plus élevée dans mon royaume. » Mais ceci ne correspondait pas à ce que voulait Alice. Elle voulait être *avec* ses sœurs et non pas *au-dessus* d'elles<sup>23</sup>. Le jeune Thomas Merton eut une intuition remarquable quant à ce « problème » :

Nous avons du mal à comprendre de tels énoncés au sujet du ciel – énoncés en lesquels les âmes sont dites plus ou moins élevées les unes par rapport aux autres – et ce, en raison de notre notion terrestre de la dignité : sur terre, élévation sociale implique distanciation des subalternes. Nous n'imaginons pas que la joie des âmes « les plus élevées » dans le ciel – et en fait, ce qui les rend plus élevées – est la joie de leur charité plus vaste, qui s'exprime en ruisselant sur les âmes qui sont moins élevées. On les dit plus élevées parce qu'elles ont davantage à donner, davantage à communiquer aux autres. Et, bien sûr, ce don de leur propre joie les unit de façon plus intime, plus totale à celles auxquelles cette joie est partagée, c'est-à-dire à toutes les autres âmes du ciel. Il ressort de ceci qu'en fait, promesse était donnée à la bienheureuse Aleyde de se trouver plus proche des vierges martyres en étant à une place plus élevée dans le ciel qu'elle ne l'eût été en demeurant simplement à leur niveau<sup>24</sup>.

Une autre scène encore a trait au thème du feu et de la lumière. Cette fois-ci, Alice lève les yeux au ciel en chantant le onzième répons de l'office de la nuit pascale : *Surrexit Dominus*. Il faut en avoir sous les yeux le texte complet, pour saisir la réelle portée de l'événement :

R. Le Seigneur s'est levé de la tombe, alleluia, lui qui pour nous a été pendu au bois, alleluia.

V. Que le ciel soit en fête, que la terre se réjouisse devant la face du Seigneur.

Alice voit alors les cieux ouverts comme s'ils étaient un tombeau, et une brillance semblable à une fournaise sortait et enveloppait le monastère tout entier de son feu, à tel point que sa léproserie elle-même paraissait prête à être consumée. Voilà qui est plus frappant qu'on ne pourrait le penser au premier abord. En effet, c'est le monastère, lieu de résidence des sœurs d'Alice qui est embrasé en premier du feu qui jaillit du tombeau du Christ ressuscité. Alors seulement, l'habitation d'Alice reçoit quelque chose de ce feu, à partir du monastère.

<sup>23</sup> Le latin n'est pas très clair. Jésus fait-il allusion à la place d'Alice au ciel avec ses sœurs, ou à sa place au ciel avec les onze mille vierges ?

<sup>24</sup> Page 169 de l'ouvrage cité à la note 14.

## Le rayonnement d'Alice

La *Vita* entre maintenant dans un nouveau développement. Jusqu'ici la sphère d'activité d'Alice était sa seule communauté. Elle s'étend dès lors et englobe les autres personnes. D'abord celles qui souffrent au purgatoire et dont elle partage les douleurs pénitentielles. Bientôt cependant, sa compassion s'élargit et va jusqu'à envelopper le genre humain dans son ensemble, vivants et morts. Son espace personnel est réduit, mais sa mission est aussi vaste que le monde. L'univers entier devient, pour ainsi dire, sa mission.

Sur le point de mourir, Alice devient grabataire. Le 11 juin 1248 ou 1249 (on discute de la date exacte), fête de saint Barnabé, elle reçoit les derniers sacrements. Mais elle devra vivre une année encore. L'année la plus féconde de sa vie.

Son expérience de la lumière physique diminue lorsque son œil droit perd la vue. Elle offre cette perte au « Vrai Père des lumières » au profit du nouvel élu, Guillaume, comte de Hollande, roi des Romains, afin que le regard de connaissance véritable et d'intelligence l'illumine<sup>25</sup>. De même, elle perdra plus tard l'usage de l'œil gauche et offrira cette perte en faveur du roi saint Louis, alors en croisade, « afin que le regard de lumière de Dieu l'illumine<sup>26</sup> ». La perte de la lumière physique par Alice, signifie la communication à d'autres, de la lumière spirituelle.

Sa sphère d'activité se réduit encore à la Septuagésime. Jusqu'à cette date, il lui avait été possible de clopiner depuis le fond de l'oratoire jusqu'à sa léproserie. Mais voici qu'elle réalise à quel point, tous ces derniers temps, le trajet a été douloureux<sup>27</sup>. Devenue complètement handicapée du pied droit, elle est confinée aux quatre murs de sa chambre<sup>28</sup>. Pourtant, le domaine de son activité extérieure s'étend encore, au point de compter même ceux qui subissent les souffrances de la damnation en enfer (ce qui est malaisé à expliquer en termes théologiques).

Du 30 mars au dernier jour de sa vie – sauf les deux journées qui ont immédiatement précédé la séparation de son corps et de son âme, elle fut si atrocement torturée que trois ou quatre fois par jour, elle affirmait supporter des tourments terribles et horriblement douloureux, tantôt en enfer, tantôt au purgatoire.

<sup>25</sup> *Vita*, n. 23, p. 475.

<sup>26</sup> *Ibid.*, n. 27, p. 476.

<sup>27</sup> *Ibid.*, n. 24, p. 475-476.

<sup>28</sup> *Ibid.*, n. 25, p. 476.

Et pourtant, « elle demeurerait toujours, d'une certaine façon, dans les embrassements de Jésus<sup>29</sup> ». C'était maintenant le véritable « lieu » d'Alice : dans les bras de Jésus.

D'autres exemples sont donnés du champ d'apostolat d'Alice par la souffrance, mais ils ajoutent peu de choses aux paragraphes précédents, sauf peut-être la vision du Sauveur crucifié le vendredi saint. Bien qu'elle fût totalement aveugle, Alice supplia de contempler Jésus « ses mains ensanglantées, ses pieds percés de clous, son côté transpercé » par la lance. Et sa demande est exaucée, son ardeur en est décuplée afin que *l'ensemble du genre humain* puisse goûter la joie de son Rédempteur<sup>30</sup>.

Alors que la sphère d'humanité à laquelle Alice est maintenant identifiée, s'est dilatée au point d'englober le genre humain tout entier, la sphère de son activité physique est réduite à presque rien. D'abord recluse en sa petite *domus* de lépreuse, puis à son lit, Alice paralysée n'a plus désormais que la maîtrise de sa langue. Elle s'en sert pour chanter les louanges de Dieu : « Sa langue, avec laquelle, aussi longtemps qu'elle le put, elle chantait sans interruption les louanges de Dieu<sup>31</sup>. »

La description de la mort d'Alice est particulièrement émouvante, riche en évocations scripturaires et liturgiques. Elle débute le vendredi et se poursuit le samedi. Nous sommes après complies et ce corps toujours vivant, mais oppressé par la lèpre – telle une épouse ornée de sa parure nuptiale se prépare aux noces – se hâte vers le portail de la mort. Elle fait ses adieux à ses amis, recommande son âme à Dieu et, quand pointe l'aurore, sommeille et se repose (allusion au psaume 4 de complies). Elle se renverse sur son « petit lit », le « petit lit » qui symbolise la vie ascétique et contemplative dans les écrits patristiques. Au moment où se lève le soleil – nous comprenons qu'il s'agit du Soleil de Justice, le Seigneur qui ressuscite – elle soupire doucement et remet son âme. Les termes sont ici empruntés à l'Évangile et au récit de Jésus remettant son esprit sur la croix. Bref, la mort et la résurrection du Seigneur Jésus enchâssent la mort d'Alice. L'ensemble du texte est d'une extrême beauté<sup>32</sup>.

La dynamique de la *Vita* d'Alice touche à sa fin. Alice, dont la sphère d'activité physique s'était graduellement et inexorablement

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, n. 30, p. 476.

<sup>31</sup> *Ibid.*, n. 31, p. 476.

<sup>32</sup> *Ibid.*, n. 32, p. 476-477.

réduite, trouve son lieu pour l'éternité avec les anges de l'ordre le plus élevé, chérubins et séraphins. Leur essence même est de brûler d'un flamboiement d'amour et de gloire dans la louange du Dieu vivant. Toutes les allusions précédentes à la lumière et aux flammes, tant à l'extérieur qu'en Alice elle-même, qu'elles fussent naturelles ou surnaturelles, trouvent leur accomplissement au moment où Alice devient elle-même présence embrasée devant la face de Dieu. Le thème du lieu, lui aussi, reçoit un accomplissement triomphal dans le cortège de tous les habitants du ciel conduits par notre Seigneur Jésus Christ et sa Mère Marie afin de la mener à la Jérusalem céleste. Il ne faut pas négliger le délicat humour de cette scène. Si, dans le répons traditionnel pour recommander l'âme à Dieu, on fait appel aux saints et aux anges afin qu'ils viennent escorter le défunt et le présenter devant le Très-Haut<sup>33</sup>, dans notre texte, c'est Jésus et Marie qui conduisent la procession de bienvenue. Et Jésus, qui avait accueilli Alice lors de son entrée dans sa léproserie, maintenant encore l'embrasse et la reçoit, la proclamant vierge et martyre et lui assignant une place au milieu des chérubins et des séraphins. Tous les symboles et les images des paragraphes précédents trouvent ici leur résolution<sup>34</sup>.

Dans son étude sur la *Vita Aleydis*, le jeune Thomas Merton écrivait :

La vie d'Aleyde de Schaerbeek, rédigée par un moine qui lui était contemporain, est non seulement une réflexion objective sur une grande mystique, mais tout à la fois un traité concis et pratique d'ascétisme cistercien. Le premier chapitre, celui qui a trait à ses vertus monastiques, devrait être mis entre les mains de tout moine, de tout frère convers de l'Ordre<sup>35</sup>.

Nul parmi ceux qui auront lu et approfondi cette *Vita* n'y serait opposé, sauf peut-être à suggérer que l'on mette entre les mains de tous les membres de notre Ordre la *Vita* dans son *ensemble*. Car vraiment, ces quelques paragraphes n'ont rien perdu de leur à-propos pour notre génération d'après Vatican II et il en sera encore de même pour les générations à venir.

*Abbey of Gethsemani*  
3642 Monks Road  
Trappist, KY 40051-6152  
U.S.A.

Chrysogonus WADDELL, ocsso

<sup>33</sup> *Subvenite, Sancti Dei, occurrite Angeli Domini, suscipientes animam eius, offerentes eam in conspectu altissimi.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, n. 33, p. 477.

<sup>35</sup> Page 166 de l'ouvrage cité à la note 14.